

Notre vie littéraire

Beyrouth, 30 septembre 1944.

Lorsque je me trouvais dans la ville de Lyon en septembre dernier, j'ai rencontré mon ami le professeur Gibb, qui se consacre avec le plus grand soin à la littérature arabe moderne, et qui en a écrit des chapitres précieux, tantôt traduits, tantôt résumés — et qui tous ont captivé les gens et les ont charmés par leur puissance d'observation, la précision de leur analyse et le sérieux de leur enquête. Nous avons parlé de la littérature arabe contemporaine, et je lui ai demandé : Que nous prépare-t-on ces jours-ci, et de qui souhaite-t-on désormais nous parler ? Il me répondit : « J'attends toujours ce nouveau roman arabe sur lequel je devrais écrire, par lequel je pourrais consigner la croissance et le progrès de cette littérature — mais ce roman tarde à paraître, et mon attente s'est faite longue, et je ne vois rien d'autre que cette attente qui s'allonge encore et encore ; car il n'y a rien à l'horizon de la littérature arabe qui annonce l'apparition de ce roman. Il m'afflige même de dire que tout ce que je vois à cet horizon suggère que la vitalité splendide qui animait autrefois la vie littéraire arabe a commencé à faiblir, et que cette vie littéraire est tombée, depuis plusieurs années déjà, dans une stagnation sans pareille, devenant si léthargique et si inerte qu'elle a presque perdu tout mouvement et toute production. »

Et il est étrange qu'en écoutant ces propos j'y trouvais un réconfort douloureux, et une satisfaction amère ; car je me disais à moi-même des choses semblables, et je me réconfortais ainsi de notre accord d'opinion, du fait que la même pensée nous était venue à chacun indépendamment — mais il me peinait que cette opinion fût vraie, que cette pensée fût juste, et qu'il fût un fait incontestable que notre vie littéraire se soit, ces dernières années, figée dans une stagnation visible et déplorable, entraînant avec elle beaucoup de tristesse et d'espoirs déçus ; car le mouvement politique qui avait secoué l'Égypte et l'Orient après la Grande Guerre avait insufflé à la vie littéraire une vitalité manifeste, si bien que les écrivains et les producteurs de littérature se multiplièrent d'une part, et que leurs œuvres littéraires se diversifièrent d'autre part.

Et cette vitalité devint si intense qu'elle obligea un certain nombre d'orientalistes — en Angleterre, tel le professeur Gibb à l'École des études orientales de Londres ; en France, tel le professeur Pérès à la Faculté des lettres d'Alger ; en Allemagne, tel le professeur Kampffmeyer

à Berlin ; et en Russie, tel le professeur Krachkovski à Leningrad — à tourner leur attention vers la littérature arabe moderne, à s'y arrêter, et à l'aborder par l'étude, la critique et l'analyse ; et certains d'entre eux se détournèrent entièrement de la littérature classique, fixant leur attention, ou presque, sur le seul moderne.

Et certains d'entre eux choisirent des chapitres de cette littérature qu'ils réunirent en des livres publiés pour le public, lus par les jeunes étudiants orientalistes dans les universités, et lus également par les orientalistes qui observent l'Orient et surveillent l'évolution politique, artistique et intellectuelle qu'il traverse. Et il semble que ce souci des Orientaux pour cette littérature moderne, leur empressement pour les œuvres littéraires que nous produisions, l'attention des orientalistes à ces œuvres qui étaient les nôtres, et leur zèle à les étudier et à les critiquer — tout cela nous plut et nous enchanta, et nous remplit de vanité et d'orgueil, si bien que nous nous trompâmes sur nous-mêmes, et qu'il nous sembla que nous avions atteint le sommet même d'une vie littéraire riche et féconde ; et l'écrivain, parmi nos écrivains, se mit à se soucier davantage de ce qu'on disait de lui en Orient et en Occident que de l'écriture et de la production elles-mêmes.

Et certains propriétaires de journaux n'hésitèrent pas à traduire ce que les orientalistes écrivaient sur lui, ou à reprendre ce que les Orientaux écrivaient sur lui, le contemplant avec admiration, s'abandonnant avec excès à cette contemplation, débordant d'une admiration démesurée — comme une belle femme qui se regarde dans un miroir, ravie par son propre reflet, et qui continue de se regarder et de se fixer, à ce point absorbée que cela la détourne de tout le reste. Puis voici que ces écrivains eux-mêmes se mirent à s'étudier entre eux, à parler les uns des autres, chacun reprenant l'autre pour le critiquer et l'étudier, et chacun répondant au défaut qu'on lui reprochait, jusqu'à ce que nous nous livrions à cela avec un excès déplaisant, et que nous en fûmes occupés au détriment de la production véritable.

Et je me souviens que j'avais ressenti cet excès, que je l'avais signalé et mis en garde contre lui, disant il y a deux ans que nos écrivains ressemblent au feu du vieux proverbe : il se consume lui-même lorsqu'il ne trouve rien d'autre à consumer. Et j'avais demandé à nos écrivains de se laisser un peu de côté, et de se tourner plutôt vers la vie elle-même, pour la comprendre, l'étudier, la dépeindre, et poursuivre cette production riche et précieuse à laquelle ils s'étaient autrefois livrés — mais aucun de nos écrivains ne prêta attention à cet appel ; ils

continuèrent à parler d'eux-mêmes, et à lire ce que l'on disait d'eux, jusqu'à ce que les gens s'en lassent et se taisent à leur sujet, et qu'ils se lassent eux-mêmes et s'en détournent — mais ils s'en détournèrent vers le silence, non vers la parole, vers la langueur, non vers l'activité.

Et la preuve en est que vous chercherez les livres parus depuis quelques années et n'en trouverez presque rien, et que vous chercherez les splendides chapitres littéraires naguère publiés dans les journaux et les revues et n'en trouverez rien du tout ; la nourriture littéraire offerte aux gens en ces jours n'est plus que ce que publient les journaux et les revues en matière de propos politiques, devenus si fréquents et si répétitifs qu'ils sont devenus odieux et détestés, ainsi que cette littérature facile, futile et vide qui ne satisfait ni l'esprit ni le sentiment, qui n'appelle ni à la réflexion ni à la pensée, mais n'est qu'un divertissement par lequel les gens font passer leur temps dans le tramway ou dans le train, et hâtent leur sommeil lorsqu'ils se retirent dans leur lit le soir. Quiconque parmi eux refuse de se contenter d'autre chose que de cette littérature agréable qui nourrit l'âme et satisfait l'esprit n'a d'autre choix que de la chercher dans ce qui paraît de la littérature étrangère européenne.

Et ce mal, pour laid et honteux qu'il soit, serait léger et supportable s'il n'entraînait pas dans son sillage un autre mal, plus laid encore en son effet et plus honteux, car la nature d'une vie littéraire saine exige qu'il y ait, en littérature, des générations qui se succèdent les unes aux autres — des aînés modérés et des jeunes novateurs — de sorte que lorsque les premiers se taisent, les seconds prennent la parole, et que lorsque les premiers faiblissent, les seconds paraissent. Mais chez nous les choses se présentent autrement : notre jeunesse s'est détournée de la production littéraire, voire de tout intérêt pour la littérature, tandis que nos aînés ont vieilli avant l'heure et se sont tus, bien qu'il restât encore, sur leurs langues et sous leurs plumes, quelque reste de vie.

Et vous chercherez le jeune poète apparu ces dernières années, détournant un certain nombre de jeunes gens de Shawqi, de Hafiz et de Mutran, et vous ne le trouverez pas ; et vous chercherez le jeune écrivain apparu qui aurait inventé quelque nouvelle méthode en prose, détournant certaines personnes de Haykal, d'al-Aqqad et d'al-Mazini, et vous ne le trouverez pas non plus. Et le résumé de notre situation littéraire est que les figures dirigeantes de notre littérature sont devenues paresseuses et ne produisent plus rien, et que la jeunesse égyptienne s'est détournée entièrement de la littérature, ne s'y intéressant même plus, loin de s'y

illustrer par la production. Et pire encore, il se trouve, parmi notre jeunesse égyptienne, des êtres dotés d'une âme sensible, d'un cœur qui bat et d'un esprit qui pense — touchés par la vie et désireux de la dépeindre, ou de dépeindre leur propre émotion devant elle — mais lorsqu'ils tentent de le faire, leur arabe leur fait défaut, et ils décrivent alors ce qu'ils souhaitent en français ou en anglais, et le décrivent bien, y parvenant avec un réel talent, et suscitant l'admiration des lecteurs européens.

Et il est étrange qu'il existe aujourd'hui en Égypte un cercle littéraire, réunissant Égyptiens et étrangers, qui a pris une langue étrangère pour miroir de ses cœurs et de ses esprits, pour langue de ses émotions et de ses sentiments — et pourtant nous persistons encore à croire qu'il existe en Égypte une renaissance littéraire, que nous qualifions tantôt de vigoureuse, tantôt de splendide. Non — il y eut autrefois en Égypte une renaissance littéraire, mais elle s'essouffle depuis plusieurs années, et je crains que cet essoufflement ne soit lui-même l'annonce de la stagnation, puis d'une complète torpeur. Quant à la cause de cet essoufflement funeste, cherchez-la, si vous le voulez, dans l'enseignement de la langue arabe et de la littérature arabe dans les écoles secondaires — qui est, grâce à Dieu, stérile et aride, comme il l'a toujours été, invariablement ; cherchez-la aussi dans l'empressement des journaux et des revues à attirer le plus grand nombre possible de lecteurs, et leur descente conséquente d'une littérature précieuse qui appelle à la réflexion vers une littérature vide qui convient à la paresse et ne fait que remplir le temps ; et cherchez-la enfin, au-delà de ceci et de cela, dans ces querelles politiques vides, qui ne font avancer aucune renaissance politique et n'apportent rien de nouveau, mais répètent aujourd'hui ce qu'elles disaient il y a dix ans. Quelle que soit la cause de cet essoufflement, c'est un mal dont doivent se préoccuper ceux qui s'imaginent encore que l'Égypte possède une vie littéraire florissante.